

## VICTOR HUGO, *Les Contemplations*

---

Oubliant dans ces grandes choses  
Les trous de ses pauvres habits,  
Comparant la douceur des roses  
A la douceur de la brebis,

Sondant l'être, la loi fatale ;  
L'amour, la mort, la fleur, le fruit ;  
Voyant l'auréole idéale  
Sortir de toute cette nuit,

Il sent, faisant passer le monde  
Par sa pensée à chaque instant,  
Dans cette obscurité profonde  
Son oeil devenir éclatant ;

Et, dépassant la créature,  
Montant toujours, toujours accru,  
Il regarde tant la nature,  
Que la nature a disparu !

Car, des effets allant aux causes,  
L'oeil perce et franchit le miroir,  
Enfant ; et contempler les choses,  
C'est finir par ne plus les voir.

**« Magnitudo parvi », v. 548 – v. 567, 1839.**

Victor Hugo, homme politique et poète, chef de file du Romantisme, est sans doute l'auteur français du XIX<sup>ème</sup> siècle ayant connu la plus grande postérité à l'intérieur comme à l'extérieur des frontières du pays. Le poème « *Magnitudo parvi* » est le dernier de la section « Les Luttés et les rêves ». D'une taille imposante (il fait 813 vers), ce poème raconte une promenade en bord de mer du « je poétique » accompagné de sa fille à laquelle il tient un long discours qui se fait explication du monde. Cette explication, métaphorique, débute avec la question de l'enfant demandant à son père ce que sont « deux feux » qu'elle aperçoit. Le « je » répond en expliquant que ceux-ci sont deux mondes : une étoile et le feu d'un berger.

Dans le passage qui nous intéresse, suite d'octosyllabes à rimes croisées, le poète lui parle du berger, présenté plus haut comme un « homme qui ne sait pas lire », proche de la nature et ayant un rapport direct au monde.

### Mouvements du texte :

1. Deux premiers quatrains = le berger, jamais nommé, est présenté comme un contemplatif, proche de la nature et des grands mystères. Sa capacité à voir ce qui n'est pas visible, à comprendre les grands mystères (donc le divin) est mise en avant.
2. Dernier quatrain = est marqué par la présence du destinataire du discours et la disparition de la figure du berger. Ce mouvement est un passage explicatif qui explique comment la contemplation du monde mène à la perceptions de vérités intangibles.

Nous nous demanderons donc comment ce poème, qui débute comme un poème autobiographique et anecdotique, se fait justification du titre du recueil.

### 1<sup>er</sup> mouvement : le berger = un contemplatif proche du monde et un voyant

- « Oubliant... pauvres habits, » =
  - Le premier quatrain est le début d'une longue phrase qui se termine à la fin du quatrième quatrain. Ce premier quatrain est composé de groupes organisés autour de deux verbes au participe présent (« oubliant » et « comparant »). Ils tiennent ici le rôle d'épithètes apposés (c'est-à-dire séparés du nom par une virgule) du pronom « je » que l'on trouvera au troisième quatrain et qui a été défini plus haut dans le poème comme étant un « berger » que le père invite sa fille à observer. Le participe présent, bien qu'employé comme un adjectif, conserve certaines caractéristiques du verbe, notamment le fait qu'il indique une action en cours de déroulement et simultanée à l'action exprimée par le verbe de la proposition principale (ici : « il sent », donc le présent). Il est donc employé pour décrire le berger en action.
  - Dès le premier vers, le « berger » est ainsi mis en relation avec le monde, en particulier ce qui, dans le monde, est plus grand que l'homme : « Oubliant dans ces grandes choses / Les trous de ses pauvres habits ». On peut remarquer l'emploi de la préposition « dans » qui offre au berger une place particulière : à la fois observateur du monde et partie de ce monde. Cette position particulière est soulignée par l'emploi du verbe « oublier » qui peut faire songer à une dissolution de l'homme dans le monde au moment où il le regarde.
  - La première impression qui se dégage est celle de l'immensité du monde à laquelle s'oppose la petitesse de l'Homme, redoublée par le fait que l'homme concerné est dans le dénuement (les « trous » des habits sont à la fois une réalité et une métaphore du manque).
- « comparant... brebis » =

- Le deuxième participe en fonction apposé introduit l'idée de « douceur » (le terme est répété deux fois) : « Comparant la douceur des roses / A la douceur de la brebis ». Une allitération en [s] et [z], qui parcourt tout le premier quatrain, souligne cette douceur.
- Le rapport du berger au monde est ici proche, puisque le sens du toucher est mis en jeu. L'homme est envisagé dans sa capacité à mettre en relation (à « compar[er] ») des éléments naturels opposés : le végétal et l'animal. Le rapprochement de ces deux éléments est mis en valeur, dans le poème, par le rapprochement des deux termes « roses » et « brebis », tous deux placés en fin de vers.
- On peut remarquer que le premier quatrain se fait image du monde dans la mesure où il évoque à la fois l'infiniment grand (« grandes choses ») et les petites choses que sont les « roses ».
- **« Sondant... le fruit » =**
  - Le deuxième quatrain, construit comme le premier, marque un infléchissement du poème et de la description du berger. Alors que celui-ci était envisagé de façon assez « réaliste » dans son rapport aux grands espaces et aux choses du monde qu'il pouvait toucher, il est maintenant envisagé dans un rapport au monde qui dépasse les sens communs puisqu'il « sond[e] » le monde. Il y a donc une progression dans la connaissance que ce berger a des choses puisqu'il est désormais capable de plonger au cœur des choses (« sonder » a le sens d'aller au cœur de..., de chercher à connaître la profondeur de quelque chose).
  - Une énumération désigne ce qu'il « sond[e] » : « l'être, la loi fatale, / l'amour, la mort, la fleur, le fruit ». On retrouve là les grandes questions que se pose l'humanité : ce que sont l'Homme, la mort, l'amour... mais aussi des éléments relevant des « petites choses » : « la fleur, le fruit ». L'énumération fonctionne donc comme une mise en équivalence des termes qui tous ont la même valeur : il y a donc là l'affirmation d'une équivalence des choses, qu'elles soient abstraites ou concrètes. On peut aussi remarquer que la position des termes dans le deuxième vers est significative : si l'on « superpose » les deux hémistiches, on se rend compte que « la fleur » répond à « l'amour » (rappelant la deuxième section du recueil, consacrée aux amours de jeunesse, nommée « l'âme en fleur ») et « le fruit » répond à « la mort ». Ainsi, on peut imaginer que une continuité de l'un à l'autre : la fleur donne naissance au fruit, l'amour donne naissance à la mort. Le poème se fait ainsi prophétie de la mort de l'enfant, ce qui justifierait sa place juste avant la troisième section, consacrée au deuil (le poème date en réalité de 1855...).
- **« Voyant,... cette nuit » =**
  - La vision est ensuite convoquée mais il s'agit d'une vision qui ne semble pas véritablement en lien avec le sens de la vue : il semblerait qu'il s'agisse davantage d'une vision « intérieure ». Trois éléments permettent de le supposer :
    - ⇒ tout d'abord le fait que ce que voit le berger relève de « l'idéa[l] », c'est-à-dire ce qui, par nature, n'existe pas dans le monde réel (en particulier pour un croyant comme Hugo, pour qui ce qui se joue sur terre est forcément imparfait, la perfection étant réservée au divin) ;
    - ⇒ ensuite, le fait que « l'auréole » n'est pas sans rappeler la représentation traditionnelle des êtres liés au divin (anges ou saints) qui sont toujours parés d'auréoles qui fonctionnent comme des indices ou marqueurs de pureté ;
    - ⇒ pour finir, le fait que l'auréole sort d'une « nuit » métaphorique qui fait référence au vers précédent : cette « nuit » est l'exploration, la plongée, réalisée par le berger dans les grands mystères du monde (« l'amour, la mort, la fleur, le fruit »).
  - Le berger est donc celui qui accède à des vérités qui dépassent le commun des mortels. En d'autres termes, il entre en contact, d'une certaine manière, avec le divin.
  - Avec l'évocation du divin, le poème se fait explicatif : le « je » offre à l'enfant sa vision du monde, organisée autour de la présence d'un dieu qui échappe et peut parfois se laisser entrevoir.
- **« Il sent... éclatant » =**
  - Le quatrain suivant voit l'apparition du sujet : « il », auquel est associé le verbe « sent » qui réfère tout à la fois à la sensation physique (le toucher ou l'odorat) et à la sensation « intuitive ».
  - Le complément d'objet du verbe ne se trouve pas, comme on pourrait l'attendre, à la suite de celui-ci. Il est rejeté au dernier vers du quatrain. Hugo crée ainsi un effet de surprise et d'attente.
  - Avant le complément d'objet, un nouveau groupe organisé autour d'un participe présent intervient, qui décrit de nouveau le berger en actions : « faisant passer le monde / par sa pensée à chaque instant, ». De

nouveau, le personnage est mis en relation avec le monde (dans son intégralité cette fois-ci). On peut observer une progression : il était « dans » le monde au premier quatrain, il le « sond[ait] » dans le deuxième quatrain, ce qui suppose qu'il plongeait au cœur du monde, il est maintenant le « contenant » du monde. On pourrait parler d'inversion : c'est maintenant le berger qui contient le monde qui le contenait précédemment. On peut faire un parallèle entre ce vers et celui de « Le Poète » : « Le monde tout entier passe à travers son crible. **Dès lors, on peut se poser la question de l'identité de ce « berger » en se demandant s'il n'est pas un double du poète.**

- Le troisième vers reprend le motif de « l'obscurité » développé dans le deuxième quatrain. De nouveau, l'obscurité est métaphore de l'ignorance face au monde.
- Le COD du verbe « sentir » apparaît au dernier vers du quatrain : « son œil devenir éclatant ». La métaphore effectue une métamorphose intéressante : ce n'est pas le monde ou un élément du monde qui devient éclatant mais l'œil du berger. Il devient un point lumineux dans le monde, ce qui éclaire le monde. Il y a dans ce quatrain une déréalisation du corps du berger qui devient réceptacle au monde et point lumineux qui éclaire. L'image confirme l'hypothèse émise précédemment : le berger est le poète qui, se saisissant du monde, l'éclaire jusqu'à le rendre intelligible.

● **« Et... disparu ! » =**

- Le quatrain suivant poursuit la déréalisation du berger puisque celui-ci « dépass[e] la créature », ce qui signifie qu'il s'éloigne du matériel, du terrestre, pour atteindre quelque chose de plus grand. Le terme « créature » est intéressant dans la mesure où il évoque ce qui a été créé et renvoie donc à une conception religieuse du monde dans laquelle toute chose vivante a été créée par un divin. Le berger quitte donc le monde du terrestre pour devenir une entité qui s'approche du divin.
- L'idée est poursuivie dans le vers suivant : « Montant toujours, toujours accru ». Construit autour d'un chiasme (A-B // B-A), celui-ci confère deux mouvements au personnage : un mouvement d'ascension, qui le rapproche du divin, et un mouvement d'expansion qui le prive de corps et fait de lui une structure dont les contours s'étendent sans cesse jusqu'à « englober » l'ensemble du monde. Le berger devient celui qui a accès à des vérités plus grandes qui échappent d'ordinaire.
- Les deux vers par lesquels se terminent ce passage sont assez surprenants en ce qu'ils offrent une image presque surréaliste : « Il regarde tant la nature / Que la nature a disparu ! ». Le point d'exclamation final indique l'émotion du locuteur face à ce à quoi il assiste. Là encore, un chiasme organise la structure d'ensemble et met en opposition « regarde » - « disparu » : à force de « regard[er] la nature », le regard du berger-poète a dépassé la surface des choses pour atteindre à leur essence. Dans l'esprit chrétien de Hugo, l'essence des choses est évidemment d'origine divine. Il y a donc une mise en relation du fait de « regard[er] le monde et de celui de le comprendre, c'est-à-dire, de saisir leur origine divine.

*Ainsi, le premier mouvement du poème part de la description assez réaliste d'un berger, dont la figure se mêle bien vite à celle du poète, pour aboutir à une déréalisation qui fait de lui celui qui, par sa présence au monde, atteint des vérités qui dépassent l'homme et relèvent du divin.*

**2ème mouvement : passage explicatif qui revient au discours à l'enfant**

● **« Car... Enfant » =**

- Le deuxième mouvement du poème marque une rupture : il n'est plus question du berger, la séquence descriptive a disparu, laissant place à une séquence explicative débutant par le connecteur « car ». C'est donc une sorte de conclusion que le locuteur offre à sa fille. Le présent de vérité générale est employé.
- Cette conclusion reprend le mouvement de l'extérieur vers l'intérieur évoqué plus haut : « des effets allant aux causes » (les « effets » sont les créations et les « causes » sont le divin).
- Une image visuellement frappante reprend le long développement consacré à la façon dont le berger passait de la présence au monde à la compréhension du monde, maniant de nouveau le motif du regard : « L'œil perce et franchit le miroir ». Cette image, que les Surréalistes ne renieraient pas, mérite explication. Il y a tout d'abord une personnification de « l'œil » qui devient un élément autonome, délié du corps de l'homme, et animé d'un mouvement de l'extérieur vers l'intérieur. Il y a donc une dépersonnalisation (il n'est plus vraiment question de la personne du berger-poète). L'image du « miroir » est également

intéressante en ce qu'elle suppose tout d'abord une surface réfléchissante, qui interdit le regard au-delà. Ce que réalise le berger-poète est donc au-delà de ce que peut réaliser le commun des mortels. L'image suppose également que regarder le monde, c'est se regarder. Il y a donc une mise en regard de toutes les créations qui sont considérées comme équivalentes, d'importances égales.

- « Le vers suivant revient à la situation d'énonciation. Il débute par « Enfant », apostrophe adressée par le « je » à sa fille. Ce terme suppose de la tendresse de la part du père (qui rappelle ainsi le lien de filiation) et construit une certaine innocence (voire ignorance) de la fille.
- **« et contempler les choses, / C'est finir par ne plus les voir ».**
  - Les deux derniers vers reprennent ce qui a déjà été dit (à la fois dans la description du berger-poète) et dans les deux vers précédents. S'y développe un paradoxe qui oppose les termes « contempler » et « voir ». Si, *a priori*, l'opposition est surprenante, elle s'explique si l'on s'intéresse au terme « contempler ». Supposant une attitude plus active que « voir », « contempler » s'applique à un objet qui est digne d'admiration. Il y a là une première indication d'importance : « les choses », c'est-à-dire toute chose, sont dignes d'admiration. **On retrouve là la posture de Victor Hugo qui entend, dans sa poésie comme dans son théâtre, proposer une littérature qui prenne en compte tout l'existant sans hiérarchie de valeur (voir : « Réponse à un acte d'accusation »).** La correspondance du personnage du berger et de l'auteur se confirme. Le terme « contempler » est également un terme employé dans le contexte de la religion : « contempler », c'est admirer le monde pour y retrouver la trace de son créateur. Il s'agit donc d'une posture liée à la croyance.
  - Ces deux derniers vers sont une forme de maxime révélant une vérité générale. Le berger-poète est donc celui qui sait voir dans le monde la présence du divin et le passage devient crucial dans l'économie du recueil dans la mesure où il explique le titre du recueil (*Les Contemplations*) et est un passage dans lequel Victor Hugo offre sa vision du poète.

*En conclusion, la description du berger qu'offre le « je » à sa fille dans ce long discours est une description qui, partant d'un certain réalisme s'en écarte pour faire du berger une figure surnaturelle dépassant l'humain pour parvenir à se saisir du monde et à s'approcher du divin. On peut donc se demander si cet extrait de « Magnitudo parvi » n'est pas un portrait du poète qui parvient, par sa contemplation du monde, à atteindre des vérités plus grandes qu'il offre ensuite à son lecteur. Le passage est celui qui justifie le titre du recueil.*